

Jean Royer

VOYAGE EN MIRONIE

Une vie littéraire avec Gaston Miron



l'Hexagone

Jean Royer

DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

VOYAGE EN MIRONIE

Une vie littéraire avec Gaston Miron

Récit



l'Hexagone

Une société de Québecor Média

À
Emmanuelle Miron,
Marie-Andrée Beaudet,
Micheline La France,
compagnes du *Voyage*.

On n'apprend que de celui qu'on aime.

ECKERMANN, *Conversations avec Goethe*

Il faut donner aux mots leur poignée de main.

GASTON MIRON À JEAN ROYER

L'homme sans fin

Gaston Miron et Jean Royer aux Îles de la Madeleine, été 1982

PHOTO : EMMANUELLE MIRON

*Je suis un pitre aux larmes
d'étincelles et de lésions profondes*

L'HOMME RAPAILLÉ

Dès nos premières rencontres, au milieu des années 1960, Gaston Miron m'est apparu comme un être d'exception. Son intelligence, son esprit pédagogique, sa bonté naturelle, mais aussi sa façon de questionner le destin du Québec et l'histoire de sa culture, puis, sa manière obstinée, vigoureuse et personnelle de vivre en intellectuel, sa passion pour la vie littéraire, son érudition, son large rire socratique, toute sa personnalité, qui n'était pas légendaire mais réelle pour moi, et, enfin, son courage d'homme modeste me donnaient l'occasion de paraphraser Mandelstam : Miron et le fleuve, tout est mê par l'amour!

Journaliste, à peine sorti de l'université, je n'étais pas encore libéré du cocon moelleux de la Vieille Capitale provinciale. Mon sens critique ne s'exerçait que dans le domaine des arts et des livres. J'avais beaucoup lu Camus, mais j'ignorais presque tout de Sartre. Marchant sur les trottoirs de la Grande-Allée, je croisais parfois un poète nommé Alain Grandbois, mais je ne savais presque rien des œuvres littéraires de mes contemporains. La littérature québécoise ne m'avait été présentée que sous l'aspect du mimétisme du XIX^e siècle français. Je ne prenais guère la mesure de mes réalités sociales et politiques, éduqué par un père mélancolique, chrétien résigné et Canadien

français admirateur de Sir Wilfrid Laurier. À vrai dire, j'étais en retard sur moi-même et c'est précisément Gaston Miron qui m'a fait entrer dans mon histoire.

J'y étais préparé, bien sûr, par le bouillonnement culturel ambiant, puisque je faisais partie de cette génération qui se disait laïque et désireuse de modernité, à l'orée de ce qu'on appellera la Révolution tranquille. Dans mon désir d'expression, j'avais surtout le goût d'explorer le mystère de la création artistique. Ce n'est pas Gaston Miron qui allait me décevoir dans cette quête. Deux ou trois fins de semaine par mois, j'arrivais de Québec au carré Saint-Louis chez mon ami le poète qui m'accueillait avec des livres ouverts, des poètes cités en exemple, des pages ridées d'où sortaient les questions de la vie et de la mort.

Miron m'a pris par les mots et m'a conduit dans sa forêt de feuilles noircies de rêves et d'idées. Il était le sorcier qui m'emmenait au bout du paysage. Nous décollions du carré Saint-Louis, la nuit, pour nous envoler au-dessus de la ville, le temps d'une chasse-galerie, celle de la fête des mots. J'habitais un rêve étrange où ce qui se disait me ressemblait. Je découvrais enfin un chant qui me faisait naître à moi-même. Et dans ce chant, je n'étais pas seul. J'appartenais à une terre. Je faisais partie d'une culture qui pouvait dialoguer avec toutes les cultures du monde.

Je voyageais en Mironie, en compagnie d'un Socrate québécois. Je me sentais chez moi, libre et souverain comme l'ami Miron, qui, toujours ironique, savait poser les bonnes questions. Son ironie était faite d'ire, et la mienne, qui jusque-là implosait, s'exprimait enfin en mille éclats de rire. En Mironie, nous aimions vivre ensemble — mais différemment — cette ironie nécessaire face à toute douleur qui nous traverse.

J'ai connu le « pitre aux larmes d'étincelles et de lésions profondes » avant la parution de *L'homme rapaillé*. En fait, j'ai d'abord connu l'homme fragmenté

dans ses douleurs existentielles, l'homme que sa vie littéraire allait rapailler. J'ai connu le Miron public et militant, récitant ses poèmes sur le coin des rues un jour, poursuivant son discours politique sur les tribunes le lendemain. Il allait et venait dans ses vies de poète et de militant et j'assistais à cette parade singulière. J'ai bien connu cet homme public, à la fin des années 1960, l'animateur de grande envergure, l'éditeur de l'Hexagone et l'organisateur de la célèbre Nuit de la poésie du Gesù, ce même homme emprisonné sans motif en octobre 1970 par Pierre Elliott Trudeau sous la Loi des mesures de guerre du gouvernement fédéral, avec 500 autres militants indépendantistes québécois.

Bientôt, je connaîtrais l'autre Miron, celui des « lésions profondes », atteint dans son destin individuel. L'homme qui vit l'amour comme une défaite, comme un échec personnel. « Elle aimait bien celui qui cache son visage », dit le poème « Jeune fille ». L'homme qui n'est jamais sûr d'être aimé et qui se sent dévasté. Le poète qui n'accepte pas que la poésie remplace l'amour ni que la beauté du poème puisse le consoler de sa peine. Le poète en chamaille avec la poésie, sa passion de vivre, son *réel absolu*. Mais un homme jamais rassuré sur lui-même, jusqu'à la question métaphysique. Comment une œuvre littéraire pourrait-elle répondre à un manque à être ? Seul l'amour d'une femme, Marie-Andrée, pourra le réconcilier avec son destin de poète, à la fin de sa vie.

On peut imaginer Gaston Miron comme un poète qui danse dans son œuvre, qui avance à hauteur d'homme, dans les grands rythmes de la langue française, avec des mots surgis du territoire québécois aussi. Un poète qui danse en toute liberté au milieu de ses poèmes qui sont des saluts à l'univers. Son œuvre, Gaston Miron l'aura léguée à sa fille Emmanuelle, qui est le centre et le sens de sa vie, Emmanuelle à qui il écrit : « Je te donne ce que je réapprends. » *L'homme rapaillé* se présente en effet comme une offrande,

comme un don au lecteur. Écrire, c'est nommer et donner un nom. « Poème, je te salue ... ». Ce salut devient le mot de passe de la connivence fraternelle et malheureuse. Le recours à l'autre ne passe que par la reconnaissance, fût-elle inquiète ou amère, de son existence menacée, de sa langue vulnérable, bref, de son statut d'homme.

« La poésie, c'est le brûlé des choses », m'a confié un jour Gaston Miron. Durant les trente années de notre amitié, de nos fréquentations et de nos discussions jusqu'à sa mort, il n'aura cessé de répondre à la question de la poésie par sa conduite, par sa réflexion et, bien sûr, par ses poèmes, qui sont aujourd'hui notre héritage.

Il fallait voir le poète en état d'écriture, mâchonnant ses mots puis les notant sur une nappe de papier. La poésie lui apparaissait comme une figure de l'amour, comme un élan de la fraternité, comme la richesse de la vie entière enfin. Alors, ses yeux s'illuminaient. Il était sûr d'être lui-même, vivant et aimé. Il se savait capable d'aimer et de partager ses mots dans une langue universelle. Il cherchait sans cesse, disait-il, « un plus profond poème dans la langue ».

Pour Miron, la poésie était une avancée. C'est ce qu'il me précisait au cours d'un entretien, en octobre 1983. « En ce qui me concerne, m'a-t-il dit, la poésie a toujours été liée à une expérience de l'être, à une expérience ontologique. Je pourrais dire que la poésie, c'est ce qui est étant dit. Quand une chose est dite, elle est. La poésie doit toujours avoir comme souci de se lancer en avant, dans une évolution des formes et des contenus en même temps, car l'un ne va pas sans l'autre. La poésie est toujours en avant. Même si l'on sait que le passé donne les traits de son visage à l'avenir. »

J'ai été le témoin d'une interview qu'il a donnée à Pierre Dalle Nogare, à l'occasion de l'hommage que lui rendait la Maison de la poésie de Paris, en juin 1984, où Miron a bien répondu aussi à la question de la culpabilité

présente dans son écriture : « Il y a comme une fêlure fondamentale en moi. C'est pourquoi je dis que la poésie, pour moi, dans le rapport à la langue, c'est le rapport à l'être. Mais c'est aussi le rapport à l'amour. Cette fêlure, c'est peut-être le manque à être plus que le mal-être. Mais le manque à être, c'est quelque chose de terrible. Alors, l'amour aussi est une façon de créer de l'être. Dans ce rapport à la langue, il y a aussi le rapport à l'amour. Donc le rapport à l'être est le rapport à l'amour, en tant que l'amour crée de l'être — que cet amour soit fusion, adhésion, indignation, révolte, mémoire. Enfin, tout pour moi est un rapport à l'être. Et c'est dans ce sens-là que je ne suis pas achevé et que je ne serai jamais achevé. »

Le grand ouvrage de Gaston Miron, *L'homme rapaillé*, est resté, de son vivant, un chantier ouvert, un livre qui changeait de structure à l'occasion de ses principales rééditions de 1981 et de 1993. Ce livre, Gaston Miron ne l'avait même pas souhaité au départ. D'autres ont réuni pour lui ses poèmes épars dans les journaux et revues. Le poète ne trouvait que les titres de ses grandes suites, « La batèche », « La vie agonique », « La marche à l'amour » — quand on l'obligeait, en quelque sorte, à les publier.

La plupart des poèmes réunis pour la première édition de *L'homme rapaillé*, en 1970, sont le fruit d'un travail du poète déjà terminé au milieu des années 1950, au plus tard en 1957. Ces poèmes, on les lui avait souvent arrachés pour publication en revue. Pourquoi? Gaston Miron avait une réticence à publier alors que la condition de son peuple était celle de l'aliénation. Pour lui, seul le silence pouvait convenir à la situation sociopolitique et culturelle du Québec des années 1950. « Miron prenait dans ses paumes l'humiliation », a écrit Robert Marteau.

Alors qu'il éditait les autres poètes de sa génération à l'Hexagone, Miron, le non-poète, se faisait militant. D'autres raisons, cependant, faisaient de

Miron un procrastinateur devant la poésie. Déjà, dès son premier recueil, *Deux sangs*, publié avec Olivier Marchand en 1953, livre fondateur des Éditions de l'Hexagone, Miron annonçait que ses poèmes ne se voulaient pas « définitifs » et n'avaient pas de prétentions « littéraires ». Cette attitude, le poète la maintiendra jusqu'à la fin de sa vie. La seule édition définitive de *L'homme rapaillé* sera la dernière qu'il nous aura laissée. L'écriture de l'œuvre s'est terminée avec la mort du poète.

En 1989, c'est Alain Horic, devenu l'éditeur de l'Hexagone, qui fera signer un contrat à Miron pour la publication de son œuvre dans la maison qu'il avait fondée. Mais il faudra attendre 1993 pour que *L'homme rapaillé* paraisse enfin dans la collection « Typo ». Le destin a voulu que je devienne l'éditeur de Miron à l'Hexagone, dont j'avais pris la direction en 1991. Je serai alors à même de constater combien il était difficile de faire face au poète procrastinateur, refusant d'abandonner ses poèmes pour publication. Il lui fallait d'abord corriger ce qu'il appelait ses « vers en souffrance ». Ce qu'il réussira finalement à faire pour une grande part. Mais, comme éditeur de Miron, je devais affronter tous les doutes du poète, ses dénégations réitérées, ses hésitations, ses refus et même, je dirais, un certain désarroi. Sur ce point, Miron me rappelait Léon-Paul Fargue dont la procrastination est restée légendaire. Il fallait littéralement lui arracher ses textes des mains. Heureusement, il n'allait pas, comme Fargue, jusqu'à arrêter les presses de l'imprimerie pour faire disparaître ses poèmes. Mais il nous fallut à tous deux, Miron et moi, une amitié forte et indéfectible pour dénouer le nœud gordien du poète procrastinateur

Aujourd'hui, je comprends le lien entre cette impression qu'il avait d'une défaillance de son être et sa difficulté de voir ses poèmes publiés. Ce procrastinateur, qui rechigne à publier ses « vers en souffrance », est lui-même un poète en souffrance.

Mais aussi, j'aurai eu la grande joie, en prenant la barre de l'Hexagone en 1991, de ramener Miron dans la maison, lui demandant de prendre en charge la collection de poche « Typo ». J'ai toujours admiré l'éditeur Miron, ce passionné des livres et de la littérature, cet artisan méticuleux, ce premier lecteur rigoureux qui m'avait publié dans sa maison en 1980. Je n'allais pas rater l'occasion de tout apprendre de son métier d'éditeur. Sans ostentation, avec patience et dans le respect de mes propres visées éditoriales, Gaston Miron a su partager avec moi son expérience et entretenir mon amour pour cette maison qu'il avait élevée au rang de référence éditoriale durant les trois décennies où il en avait été le maître incontesté, soit de 1953 à 1983.

Les années 1980 auront été pour lui ce qu'il appellera « les années heureuses », où, de plus en plus, il se fait l'ambassadeur du Québec et de sa littérature en Europe, en Amérique latine et aux États-Unis. J'ai eu la chance de voyager à plusieurs reprises avec lui en France, où nous avons effectué de longues tournées de conférences. Nos fréquents trajets en train lui redonnaient le temps d'écrire. C'est au cours de ces voyages et de notre compagnonnage à Montréal dans les années 1980 qu'il a écrit la plupart de ses derniers poèmes¹. Tout au long de nos périples, j'ai été témoin du respect et de la considération manifestés à l'égard de l'homme et du poète. L'intégrité de Miron, son engagement envers le Québec faisaient de lui le plus imposant porte-parole de la culture québécoise. Le conférencier captivait toujours son auditoire par sa fougue, par la pertinence et la justesse de son propos, bref, par la qualité de sa parole. Je ne pouvais qu'aimer ce Miron-là aussi, haut-parleur de notre identité, cultivé, érudit même, qui savait relier l'histoire du Québec à celle des autres cultures.

1. Voir *Poèmes épars*, édition préparée par Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu, Montréal, l'Hexagone, 2003.

On peut dire que toute sa vie le poète Miron aura été un militant et que ce militant aura fait entrer la poésie dans son combat. Il était militant au sens strict, puisqu'il œuvrait à l'intérieur d'organismes ou de mouvements proprement politiques pour des causes sociales de gauche et pour l'indépendance du Québec. Mais il y avait aussi chez Miron le militant au quotidien : cette haute figure littéraire, légendaire de son vivant, croisée dans les lancements de livres ou sur le coin des rues qui, par son monologue engagé, poussait les autres à la réflexion et au dialogue sur la question du Québec et de sa culture.

L'œuvre et l'action de Gaston Miron furent fondées sur un combat qui requérait l'intellectuel et le militant aux dépens du poète : le combat pour le statut de la langue au Québec. Il est d'ailleurs significatif que *L'homme rapaillé* se ferme sur trois essais concernant la langue. Si le poème est un travail sur la langue, la langue, elle, est le matériau du poète et la garantie d'un avenir.

Gaston Miron a voulu changer la situation de la langue au Québec. La prédominance de l'anglais sur le français, dans les années 1960, était une diglossie exemplaire de la situation globale des Québécois, particulièrement à Montréal. Les frontières floues entre les deux langues faisaient que le poète se sentait constamment étranger dans sa propre langue. Contre l'aliénation, Miron se dressait en militant du « mot juste ». « Parfois je m'invente, tel un naufragé, dans toute l'étendue de ma langue », écrit-il. Toute sa vie, l'obsession du « mot juste » a tenaillé l'écrivain Miron. Partait-il pour la France ? Il disait qu'il allait se reposer dans la langue française. Au retour, il ne cessait de râler contre la langue approximative parlée ici, résultat d'un français qui ne fait pas toujours bon ménage à proximité de l'anglais. Au Québec, Miron disait ne jamais être sûr du sens des mots qu'il entendait.

Cette inquiétude aura, par ailleurs, un côté stimulant pour l'écrivain, qui cherchera à dépasser ou à transgresser un code commun, qui tentera de

trouver de nouveaux mots ou même de réinvestir des archaïsmes. Il lui fallait réinventer la langue. Il a bien affirmé que l'écrivain peut aussi « malmener la langue ». C'est-à-dire que l'écrivain doit l'utiliser dans toute son étendue, la travailler de telle façon qu'elle touche toutes ses limites, qu'elle en explore tous ses possibles.

Il est frappant de constater qu'à l'occasion de ses conférences en France ou des colloques auxquels il participait, tel celui de la Maison de la poésie de Paris en juin 1984, que j'ai eu l'honneur d'animer, Gaston Miron avait à cœur d'expliquer l'évolution de l'identité du Québec par la situation de la langue. Son discours s'articulait essentiellement à partir de l'argument linguistique. Nous étions, là aussi, à la source des motivations du poète de *L'homme rapaillé*.

En somme, la vie de Gaston Miron est une bataille pour l'appropriation de la langue et du territoire où elle lui est « natale » et lui permet de « s'épanouir ». En même temps que l'homme « peine » dans sa langue, il traîne ce corps qu'il n'a jamais aimé et qui ne compte pour lui que comme le véhicule de sa « marche à l'amour ». L'ami que j'ai connu parlait souvent de son « corps de poésie », tout comme il se référait à un « corps social ». On ne peut pas évoquer l'homme Miron sans tenir compte de la thématique du « corps ». En parlant de « peine d'amour », par exemple, Miron disait aussi « peine de corps ». Ce corps, pourtant, il ne semblait pas trop s'en soucier, la plupart du temps, et il le laissait dépérir parfois jusqu'à la catastrophe. Et c'est là seulement, dans la dégénérescence de ses organes et dans la maladie, qu'il se mettait à s'en préoccuper de façon obsessionnelle et excessive, comme pour tout ce qu'il entreprenait et accomplissait. Jusqu'au bout de la vie. Ce pourrait être sa devise : jusqu'au bout de lui-même. Sans aucune réserve. Sans aucun sentiment de possession, non plus. Amoureux de l'existentielle beauté, il est aussi un poète de la fraternité. Gaston Miron, l'homme sans fin.



Miron un procrastinateur devant la poésie. Déjà, dès son premier recueil, *Deux sangs*, publié avec Olivier Marchand en 1953, livre fondateur des Éditions de l'Hexagone, Miron annonçait que ses poèmes ne se voulaient pas « définitifs » et n'avaient pas de prétentions « littéraires ». Cette attitude, le poète la maintiendra jusqu'à la fin de sa vie. La seule édition définitive de *L'homme rapaillé* sera la dernière qu'il nous aura laissée. L'écriture de l'œuvre s'est terminée avec la mort du poète.

En 1989, c'est Alain Horic, devenu l'éditeur de l'Hexagone, qui fera signer un contrat à Miron pour la publication de son œuvre dans la maison qu'il avait fondée. Mais il faudra attendre 1993 pour que *L'homme rapaillé* paraisse enfin dans la collection « Typo ». Le destin a voulu que je devienne l'éditeur de Miron à l'Hexagone, dont j'avais pris la direction en 1991. Je serai alors à même de constater combien il était difficile de faire face au poète procrastinateur, refusant d'abandonner ses poèmes pour publication. Il lui fallait d'abord corriger ce qu'il appelait ses « vers en souffrance ». Ce qu'il réussira finalement à faire pour une grande part. Mais, comme éditeur de Miron, je devais affronter tous les doutes du poète, ses dénégations réitérées, ses hésitations, ses refus et même, je dirais, un certain désarroi. Sur ce point, Miron me rappelait Léon-Paul Fargue dont la procrastination est restée légendaire. Il fallait littéralement lui arracher ses textes des mains. Heureusement, il n'allait pas, comme Fargue, jusqu'à arrêter les presses de l'imprimerie pour faire disparaître ses poèmes. Mais il nous fallut à tous deux, Miron et moi, une amitié forte et indéfectible pour dénouer le nœud gordien du poète procrastinateur

Aujourd'hui, je comprends le lien entre cette impression qu'il avait d'une défaillance de son être et sa difficulté de voir ses poèmes publiés. Ce procrastinateur, qui rechigne à publier ses « vers en souffrance », est lui-même un poète en souffrance.

Mais aussi, j'aurai eu la grande joie, en prenant la barre de l'Hexagone en 1991, de ramener Miron dans la maison, lui demandant de prendre en charge la collection de poche « Typo ». J'ai toujours admiré l'éditeur Miron, ce passionné des livres et de la littérature, cet artisan méticuleux, ce premier lecteur rigoureux qui m'avait publié dans sa maison en 1980. Je n'allais pas rater l'occasion de tout apprendre de son métier d'éditeur. Sans ostentation, avec patience et dans le respect de mes propres visées éditoriales, Gaston Miron a su partager avec moi son expérience et entretenir mon amour pour cette maison qu'il avait élevée au rang de référence éditoriale durant les trois décennies où il en avait été le maître incontesté, soit de 1953 à 1983.

Les années 1980 auront été pour lui ce qu'il appellera « les années heureuses », où, de plus en plus, il se fait l'ambassadeur du Québec et de sa littérature en Europe, en Amérique latine et aux États-Unis. J'ai eu la chance de voyager à plusieurs reprises avec lui en France, où nous avons effectué de longues tournées de conférences. Nos fréquents trajets en train lui redonnaient le temps d'écrire. C'est au cours de ces voyages et de notre compagnonnage à Montréal dans les années 1980 qu'il a écrit la plupart de ses derniers poèmes¹. Tout au long de nos périples, j'ai été témoin du respect et de la considération manifestés à l'égard de l'homme et du poète. L'intégrité de Miron, son engagement envers le Québec faisaient de lui le plus imposant porte-parole de la culture québécoise. Le conférencier captivait toujours son auditoire par sa fougue, par la pertinence et la justesse de son propos, bref, par la qualité de sa parole. Je ne pouvais qu'aimer ce Miron-là aussi, haut-parleur de notre identité, cultivé, érudit même, qui savait relier l'histoire du Québec à celle des autres cultures.

1. Voir *Poèmes épars*, édition préparée par Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu, Montréal, l'Hexagone, 2003.

On peut dire que toute sa vie le poète Miron aura été un militant et que ce militant aura fait entrer la poésie dans son combat. Il était militant au sens strict, puisqu'il œuvrait à l'intérieur d'organismes ou de mouvements proprement politiques pour des causes sociales de gauche et pour l'indépendance du Québec. Mais il y avait aussi chez Miron le militant au quotidien : cette haute figure littéraire, légendaire de son vivant, croisée dans les lancements de livres ou sur le coin des rues qui, par son monologue engagé, poussait les autres à la réflexion et au dialogue sur la question du Québec et de sa culture.

L'œuvre et l'action de Gaston Miron furent fondées sur un combat qui requérait l'intellectuel et le militant aux dépens du poète : le combat pour le statut de la langue au Québec. Il est d'ailleurs significatif que *L'homme rapaillé* se ferme sur trois essais concernant la langue. Si le poème est un travail sur la langue, la langue, elle, est le matériau du poète et la garantie d'un avenir.

Gaston Miron a voulu changer la situation de la langue au Québec. La prédominance de l'anglais sur le français, dans les années 1960, était une diglossie exemplaire de la situation globale des Québécois, particulièrement à Montréal. Les frontières floues entre les deux langues faisaient que le poète se sentait constamment étranger dans sa propre langue. Contre l'aliénation, Miron se dressait en militant du « mot juste ». « Parfois je m'invente, tel un naufragé, dans toute l'étendue de ma langue », écrit-il. Toute sa vie, l'obsession du « mot juste » a tenaillé l'écrivain Miron. Partait-il pour la France ? Il disait qu'il allait se reposer dans la langue française. Au retour, il ne cessait de râler contre la langue approximative parlée ici, résultat d'un français qui ne fait pas toujours bon ménage à proximité de l'anglais. Au Québec, Miron disait ne jamais être sûr du sens des mots qu'il entendait.

Cette inquiétude aura, par ailleurs, un côté stimulant pour l'écrivain, qui cherchera à dépasser ou à transgresser un code commun, qui tentera de

trouver de nouveaux mots ou même de réinvestir des archaïsmes. Il lui fallait réinventer la langue. Il a bien affirmé que l'écrivain peut aussi « malmener la langue ». C'est-à-dire que l'écrivain doit l'utiliser dans toute son étendue, la travailler de telle façon qu'elle touche toutes ses limites, qu'elle en explore tous ses possibles.

Il est frappant de constater qu'à l'occasion de ses conférences en France ou des colloques auxquels il participait, tel celui de la Maison de la poésie de Paris en juin 1984, que j'ai eu l'honneur d'animer, Gaston Miron avait à cœur d'expliquer l'évolution de l'identité du Québec par la situation de la langue. Son discours s'articulait essentiellement à partir de l'argument linguistique. Nous étions, là aussi, à la source des motivations du poète de *L'homme rapaillé*.

En somme, la vie de Gaston Miron est une bataille pour l'appropriation de la langue et du territoire où elle lui est « natale » et lui permet de « s'épanouir ». En même temps que l'homme « peine » dans sa langue, il traîne ce corps qu'il n'a jamais aimé et qui ne compte pour lui que comme le véhicule de sa « marche à l'amour ». L'ami que j'ai connu parlait souvent de son « corps de poésie », tout comme il se référait à un « corps social ». On ne peut pas évoquer l'homme Miron sans tenir compte de la thématique du « corps ». En parlant de « peine d'amour », par exemple, Miron disait aussi « peine de corps ». Ce corps, pourtant, il ne semblait pas trop s'en soucier, la plupart du temps, et il le laissait dépérir parfois jusqu'à la catastrophe. Et c'est là seulement, dans la dégénérescence de ses organes et dans la maladie, qu'il se mettait à s'en préoccuper de façon obsessionnelle et excessive, comme pour tout ce qu'il entreprenait et accomplissait. Jusqu'au bout de la vie. Ce pourrait être sa devise : jusqu'au bout de lui-même. Sans aucune réserve. Sans aucun sentiment de possession, non plus. Amoureux de l'existentielle beauté, il est aussi un poète de la fraternité. Gaston Miron, l'homme sans fin.



VOYAGE EN MIRONIE

Une vie littéraire avec Gaston Miron



Jean Royer est poète, écrivain et journaliste. Il a dirigé les pages culturelles du quotidien *Le Devoir* à Montréal, où il a été critique littéraire de 1977 à 1991, avant de diriger jusqu'en 1998 les Éditions de l'Hexagone. Il a ensuite été président de l'Académie des lettres du Québec et de la Rencontre québécoise internationale des écrivains. Il a publié une quarantaine de titres dont *Le Québec en poésie* chez Gallimard et une *Introduction à la poésie québécoise* dans Bibliothèque québécoise. Il a reçu, entre autres distinctions, le prix Claude-Sernet en France et le prix Alain-Grandbois au Québec pour l'ensemble de sa poésie.

La Mironie serait un lieu unique, un pays où s'épanouit, à travers l'ironie socratique de son questionnement, un homme hors norme, Gaston Miron, un poète à nul autre pareil dont le célèbre livre, *L'homme rapaillé*, est considéré comme l'une des œuvres phares de la littérature québécoise.

Jean Royer a côtoyé de près Gaston Miron, partageant avec celui qui fut son mentor et un ami intime plusieurs aspects de sa vie littéraire. Il raconte dans ce livre leurs périples en France, leurs rencontres et leurs conversations à Paris, à Montréal et ailleurs. On y voit surgir Miron dans toute sa force, on y entend sa voix vibrante, l'ardeur de vivre, la passion de la poésie, les obsessions de l'intellectuel et l'argumentation du défenseur de la langue française et de la souveraineté du Québec. On y reconnaît aussi les silhouettes de ses amis français et québécois.

Voici un livre de la fraternité, qui dessine un portrait de l'homme, du poète et du militant légendaire qu'a été « Miron le magnifique ». Paru à l'origine aux Éditions Fides (2004), *Voyage en Mironie* rejoint, dans cette nouvelle édition, les collections de l'Hexagone, maison dont Gaston Miron fut l'un des cofondateurs.


Groupe
Livre
Québec Média inc.

ISBN 978-2-89648-008-1

